

RADIO TELEVISION

MARDI 12 NOVEMBRE

► SUR L'AUTRE RIVE : LA SEPT, 23 h 20

Rouille et passions

Ç'aurait pu être un simple documentaire sur « Othello » dans les chantiers de Nantes. François Gauducheau est allé beaucoup plus loin...

Où est le décor ? Est-ce vraiment ce hangar battu par les vents, dressé face à la ville sur une île déserte ? Il raconte à lui seul tant d'histoires, tant de sueur et de larmes... Est-ce ce fond de scène, souligné d'un fragile voile, où s'agitent des princes en costume, impatients d'accomplir leur propre meurtre ? La rouille, qui ronge les tôles, s'est déjà attaquée à leur cœur... En tournant *Sur l'autre rive*, François Gauducheau a fait plus que mettre en parallèle le destin d'Othello et Desdémone et celui de Dubigeon, le dernier chantier naval de Nantes, définitivement abandonné. Il a tissé, aux yeux de sa caméra, les deux drames l'un dans l'autre.

Ç'aurait pu être un simple documentaire sur le montage de la pièce de Shakespeare dans le paysage désolé d'une friche industrielle. Le travail accompli par le théâtre de la Chamaille, à l'automne 90, justifiait à lui seul la volonté de conserver les traces de l'aventure. D'autant que douze mille spectateurs ont finalement assisté à la pièce.

Mais le réalisateur a voulu aller plus loin, s'adresser à la mémoire des Nantais, à la nostalgie qui nous étreint devant des bouts de monde et des passions à la dérive. Il ne s'est pas contenté de se promener dans le gigantesque hangar AP3, vaisseau fantôme à lui seul, autrefois si bruyant qu'on l'avait surnommé « Le hangar des sourds ». Il n'est pas seulement allé chercher des images d'archives pour faire revivre les jours de fête, quand la coque du bateau prenait la mer comme un enfant vient à la vie, maladroite et penaude, saluée d'une larme par ceux qui l'avaient faite et la lâchaient. Il ne s'est guère attardé sur les derniers moments, quand les hommes en bleu, en blanc et en gris sillonnaient la ville en criant sans trop y croire que la Navale vivrait. Le dernier acte est toujours bref...

Il a organisé, surtout, une mise en scène pour lui-même, en ramenant sur les lieux trois ouvriers qui avaient passé quinze, vingt ou quarante ans de leur vie sur le chantier. Colère et tristesse. Souvenirs qui affluent et errance désespérée dans des terrains vagues qu'on ne reconnaît plus depuis qu'ils sont si vides. Le plus âgé s'énerve. Il cherche l'entrée d'un magasin

— mais les buissons ont poussé, — il ne sait plus vraiment où elle est. Alors il explose ; « *C'était notre chantier. On construisait des bateaux qui faisaient le tour du monde. Des bateaux à la hauteur de la ville. Maintenant, Nantes, ce n'est plus rien...* »

Pendant ce temps-là d'autres ouvriers, perchés sur des échafaudages à l'intérieur du hangar, retrouvent les gestes oubliés des soudeurs. Sauf que c'est pour rien, pour un geste éphémère, pour une scène qu'il faudra à son tour démonter... « *Vous savez, nous aussi on avait l'impression de faire une œuvre d'art, dit un métallo. D'ailleurs, tous les Nantais venaient nous applaudir.* » Plus tard, son collègue trouvera que la scène rappelle étran-

gement la proue d'un bateau. Réalité ou obsession ? Allez savoir...

Chypre, Venise, Nantes... Les trois ports se confondent dans le même vertige. On se souvient vaguement que Nantes était autrefois appelée « la Venise du Nord ». On se dit qu'il s'agit plus d'un film que d'un documentaire, mais qu'importe... A la fin il y a des graffiti sur les murs et les acteurs reviennent saluer. Une question résonne encore : « *Monseigneur, est-ce que tous les bateaux ne prennent la mer que pour couler un jour ?* » On ne sait plus très bien qui l'a posée.

J.-L. A.

● Autres diffusions : la SEPT, dimanche 17, 15 h 30 ; lundi 18, 16 h 30.



SOPHIE STEINBERGER/ENGUEFRAND